

VOYAGE EN AFRIQUE

1973

Nous avions 23 ans



Anne-Elisabeth Nordheim-Quenel

Anne-Elisabeth NORDHEIM-QUENEL

VOYAGE EN AFRIQUE

1973

Nous avions 23 ans

© Anne-Elisabeth NORDHEIM-QUENEL, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4466-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Nous avions vingt-trois ans.

Ce livre a été écrit en 1973. Il vous paraîtra candide, c'était l'Afrique telle que je l'ai vue la première fois.

L'Afrique avait 400 millions d'habitants, aujourd'hui 1,4 milliards, ce qui fait 1 milliard de plus ! Le Niger par exemple comptait 5 millions d'habitants. Aujourd'hui, 22 millions. Le paysage sociologique s'est modifié, ainsi que les relations entre l'homme blanc et l'africain. Nous étions accueillis partout, partout, à bras ouverts. On nous a beaucoup donné, nous avons reçu beaucoup d'amitié.

Certains pays étaient en guerre pour leur indépendance, comme l'Angola. Certains pays ont changé de nom, vous le découvrirez au fil des pages. Nos pistes d'alors sont aujourd'hui des routes goudronnées, avec parfois des péages ! En dehors des grandes villes, il y avait peu d'européens. Nous étions objets de curiosité. La découverte était réciproque.

Je raconte l'aventure que j'ai vécue avec Alain autour de l'Afrique pendant un an. C'est un témoignage personnel, un témoignage de l'Afrique des années 70. Nous étions partis à la rencontre d'autres cultures, un voyage indéterminé, sans date retour.

Nous n'avions pas beaucoup d'argent, nous n'avons jamais dormi à l'hôtel, nous n'avons jamais déjeuné au restaurant. Nous n'avions pas de téléphone, pas de guide touristique, juste une carte Michelin au 1/4 000 000. Nous pouvions rester un mois sans nouvelle. Nous n'allions pas toujours dans les pays annoncés et nous n'avons jamais lu les lettres de nos proches arrivées dans les ambassades. Nous pouvions nous perdre et s'il nous arrivait quelque chose, nous ne pouvions

que compter sur l'aide des gens sur place.

Lorsque nous sommes rentrés, partout des inconnus s'approchaient, ils palpaient Coin-Coin, et c'était toujours « vous venez d'où ? ». Comme si nous étions revêtus d'un manteau magnétique.

Première Partie

Afrique noire

I

SAHARA

Anéantis, ils interrogent le désert. Leurs yeux supplient les dunes, les forcent à parler, mais elles ne parlent pas. Elles se taisent inexorablement. Leurs cœurs s'affolent, mais elles brillent sous le soleil brûlant. Ils ont mal à la tête, ils voudraient s'allonger, n'y plus penser, mais ce n'est pas possible, le sommeil du désert est fourbe. Qui sait, et si le vent soufflait tandis qu'ils dorment ? S'il brouillait à jamais leurs pauvres traces disparues ? Non, non, il faut agir au plus vite, il faut s'en sortir, retrouver la piste, il le faut ...

Ils l'ont perdue si vite, pourtant ... C'était une histoire bête, illogique, inattendue. Depuis tous ces jours qu'ils roulaient seuls dans l'immensité du Sahara, sans ambages pour ainsi dire, ils ne s'imaginaient plus qu'ils puissent s'y perdre. C'est une chose qui arrive aux autres, pas à soi. D'ailleurs, ils faisaient très attention, rien n'échappait à leurs yeux vigilants. Oui, c'est une histoire bête... C'est sur la route d'Agadès, le 15 avril. Les dunes, oubliées quelque temps, apparaissent de nouveau. De multiples traces les contournent et la petite 2CV n'hésite pas. Elle attaque. Mais les traces sont de moins en moins nombreuses, bientôt il n'y en a plus que dix, et malgré les efforts désespérés de chacun pour les garder toutes, elles disparaissent ... une à une. La neuvième s'évanouit puis la huitième. Il n'y en a déjà plus que trois, plus que deux, plus qu'une, puis... plus rien. Ce qui n'arrive qu'aux autres arrive, et en cet instant suprême, la sagesse et la témérité s'affrontent. Bob s'affole et veut revenir au dernier poste, tandis qu'Alain croit ferme que la piste est à droite et qu'ils vont la retrouver incessamment. Ils décident finalement de poursuivre les recherches pendant une heure. Après, ils aviseront.

De temps en temps, ils tombent sur des traces, puis les reperdent presque aussitôt. Au creux des dunes, ils n'y voient plus rien ; ils sont comme dans une boîte. Au sommet des dunes, le désert est si vaste qu'ils ne savent comment le regarder, et par quel côté le prendre. Et leur empreinte est si timide qu'il ne faut à aucun prix s'en écarter ; ils la perdraient à jamais. Alors ils tournent, ils tournent. Au bout d'une heure, désespérés, ils veulent rentrer.

Mais revenir sur ses pas n'est pas chose facile, et ce qui paraissait évident, s'avère épuisant et incertain. Ils sont obligés de s'arrêter un nombre de fois incalculables, de descendre de voiture pour retrouver la trace : il faut avoir le nez dessus et être exactement dans l'axe pour l'identifier. De plus, à l'aller ils avaient souvent fait des demi-tours, et maintenant leurs pistes s'emmêlent, se confondent ; c'est à n'y plus rien comprendre. Où est le Sud ? Où est le Nord ? Tout devient suspect. Ils doutent de la certitude et même d'eux-mêmes. Pour la première fois, ils ont peur.

Alors ils se souviennent du Petit Poucet, et comme lui, ils ont l'idée géniale de mettre des petits cailloux à tous les croisements de leurs traces. Ainsi, pas de danger de tourner en rond indéfiniment !

Le soleil les accable et le désert les ronge. Le sang bat dans leurs tempes. Ils se disent qu'ils sont fous. Jamais ils n'auraient dû partir seuls ! Le Sahara n'est pas un mythe. Il est dangereux et traître. Il est pareil devant, derrière. Il fallait attendre les autres, faire le trajet à plusieurs, tranquillement. Ce n'était pas une course, ni un pari. Le Sahara, c'est comme une bête, une bête féroce qu'il faut charger à plusieurs pour ne pas qu'elle vous dévore. Mais c'est trop tard, ils sont seuls ; il faut n'attendre du secours de personne. Ils mettent des petits cailloux ...

Un peu plus tard, ils crèvent et c'est alors qu'ils se rappellent la destinée atroce de ces trois Français découverts morts, ici, quelque part, dans ce sable indifférent et trompeur. Comme Alain et Bob, ils avaient crevé ...

Mais c'est horrible, ça ne peut pas leur arriver, ce n'est pas pareil. D'abord, ils ont encore de l'eau et un peu à manger. Ils ne mourront pas. Ils dormiront un peu, peut-être, puis tout s'éclaircira. Poussés par la rage de vivre, ils réparent la

roue et repartent. Pourtant, l'obsession de casser la voiture ne les quitte plus ... Ils l'ont, la vraie peur ; ils l'ont dans le ventre, dans les yeux ; ils tremblent, ils ne supportent plus ce soleil, cette chaleur, ils ne tiendront pas longtemps ; au fond d'eux-mêmes, ils le sentent déjà.

Soudain, des traces. Des traces d'une autre voiture ! puis d'une autre encore ! puis d'une autre ... Bob, regarde ! c'est vrai, ils avaient presque douté d'eux-mêmes ...

Mais... quelle trace choisir ? Elles vont dans tous les sens, s'entrelaçant, se mêlant, se jouant de Bob et Alain en une danse macabre et vertigineuse. En quelques instants, ils ont déjà perdu leur piste, ils ne savent même plus d'où ils viennent, ils sont égarés et l'Araignée tisse sa toile autour d'eux. Dans le sable, il y a des milliers de dessins de pneus, des lignes brisées, des courbes, des dentelles, des tirets, des traits, des crochets, des rondes, des petits cailloux, des mirages, des arbres, des traces, de l'eau, la piste, des voyageurs ... À force de le fixer, le sable danse dans leurs yeux fiévreux, ils en perdent la mémoire, et quand ils reconnaissent enfin le dessin de leurs pneus, ils en chancellent presque. Puis le fouillis des traces s'ordonne et la piste apparaît. Comme des morts-vivants, ils rentrent au poste.

Deux mois plus tôt

Alain et Bob sont partis de Paris. Alain voulait faire le Tour du Monde. La première étape était de traverser le Sahara. Il fallait partir au plus tard au mois de mars pour éviter les très fortes températures.

Je devais faire partie du voyage, mais j'avais d'abord ma licence à finir. Je les rejoindrai donc fin juin, quelque part sur leur parcours. On avait prévu Bujumbura, capitale du Burundi, en plein cœur de l'Afrique. Bob était un ami américain rencontré trois ans plus tôt à l'Alliance française.

Coin-Coin est née en septembre 1965. Alain l'avait adoptée en septembre 72. Elle avait déjà 78 000 km, et n'a pas coûté trop cher. Pour ce voyage, il lui a refait une santé et lui a remplacé intégralement son moteur. Il lui a fait cadeau d'un filtre à air spécial Sahara et d'une plaque de protection pour le moteur.

Deux barres renforcent les longerons avant. Pour la joliesse, une roue de secours orne le capot, et des grillages protègent le pare-brise. Sur le toit, une galerie et quatre jerrycans.

Côté finances : nous avons travaillé ! Alain donnait des cours de maths. Et moi je faisais à temps plein du baby-sitting ! Pour la petite histoire, nous nous sommes même improvisés laveurs de carreaux ! Nous sonnions aux portes des immeubles de standing, et nous faisions embaucher au pied levé ! Je me souviens particulièrement d'un pilote de ligne, sûrement très amusé par ce petit couple préparant son Tour du monde en 2CV...

Au final, nous avons un petit pécule de 20 000 F*. Et l'idée que lorsqu'il serait épuisé, on se ferait embaucher quelque part. On possédait en plus quelques traveller's chèques.

*3000 €

Plus d'un mois s'est écoulé depuis le jour où ils sont partis, tous trois, sous la neige. C'était le 11 mars 1973. J'étais baby-sitter à l'Alpe d'Huez, et c'est de là-haut que nous nous sommes quittés tous les quatre, Coin-Coin, Bob, Alain et moi... Alain et moi ... C'était la première fois en trois ans que nous nous séparions si longtemps. Alain brûlait de partir. Depuis des mois, des ans, il pensait à ce matin où il s'évaderait vers l'Afrique et peu à peu, cette idée s'était installée dans nos cœurs à tous deux, dans notre vie ; elle en faisait partie ; on y était accoutumé ; on le savait depuis toujours ; c'était notre destin. Alain brûlait à peine ; il continuait normalement sa vie ; il partait voyager, mais c'était une pensée si coutumière que ce matin, il ne comprenait pas vraiment que nous nous quittions, que moi je restais là, rageant contre ma licence, ma vie d'étudiante, les enfants des autres à garder, les trois mois à attendre. Mais je les avais acceptés, ces trois mois ; c'était ma vie à moi. J'attendrai et trois mois durant, je rêverai de l'aéroport où j'atterrirai un soir à Téhéran, Bagdad, Bujumbura, Brazzaville ... Nous ne savions pas encore.

Ce matin du 11 mars 1973 – un matin mémorable qui promettait un sacré bon temps – il neigeait et Coin-Coin refusait d'avancer. Elle avait froid, et pleurant et